

Les expériences du capitaine Stryker



W. L. Alden

Son expérience de médecin

illustré par Ernest Blaikley

Gloubik Éditions
2023

Les expériences du Capitaine Stryker sont une série de dix nouvelles intitulées *The way of Captain Stryker* publiées dans *The Idler* d'août 1906 à avril 1907.

Comme tous les personnages de Alden, Stryker est haut en couleur. Et on ne s'ennuie pas une seconde à lire ses aventures.

1. His Way with Rats – August 1906
2. His Way as a Physician – September 1906
3. His Way with Gorillas – October 1906
4. His Way with a Derelict – November 1906
5. His Way with Duellists – December 1906
6. His Way with Electricity – February 1907
7. His Way with a Stowaway – March 1907
8. His Way with a Claimant – April 1907
9. His Way with a Passenger – May 1907
10. His Way with Cats – June 1907

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.



“ARE THEY MALINGERING?” WONDERED CAPTAIN STRYKER.”

Le capitaine Stryker était fier, et à juste titre, de son sens de la mer, mais il était surtout fier de son talent de médecin amateur. Avec sa pharmacie et son « médecin de famille », il se sentait capable de faire face à n'importe quelle maladie dont l'homme de mer est héritier, et il ne s'est jamais autant amusé que lorsque ses services médicaux étaient requis par un marin ou un passager malade.

Le *Robert Carter* revenait de Monte Video et avait atteint la zone des calmes. Pendant dix jours entiers, de légers souffles de brise

déconcertante avaient tenu les hommes continuellement au travail dans la mâturation. De temps en temps, le navire était surpris par la brise à peine perceptible qui changeait de direction, puis les vergues se balançaient et le navire dérivait lentement jusqu'à ce que ses voiles montrent à nouveau des signes d'étirement. Naturellement, les hommes n'aimaient pas ce travail constant et apparemment inutile, et ils s'y adonnaient à contrecœur, avec beaucoup de grognements. Le temps était chaud, mais pas au point d'être insupportable, et il n'y avait eu aucune maladie à bord depuis le départ du port. Néanmoins, un matin, le capitaine fut informé que cinq hommes du quart de babord avaient affirmé qu'ils étaient trop malades pour faire leur service, et étaient allongés dans leurs couchettes souffrant de douleurs aiguës et réclamant les services médicaux du capitaine.

— Sont-ils vraiment malades ou seulement en train de simuler ? demanda le capitaine Stryker. S'ils ne font que faire semblant, je vous promets que je les rendrai malades avant d'en avoir fini avec eux.

— C'est une sale affaire que cinq hommes soient malades en même temps, déclara le second. Ce sont pourtant tous des hommes jeunes et en bonne forme physique, ce qui rend

la chose d'autant plus curieuse. Le choléra de Mebbe a éclaté tout d'un coup, mais je crois que leur vraie maladie est la paresse chronique, et ce dont les hommes ont besoin, ce n'est pas de médicaments pris à l'intérieur, mais de broches d'assurage appliquées à l'extérieur.

— Je vais examiner la chose avec soin, M. Jones ! répondit le capitaine avec fermeté. Si les hommes sont vraiment malades, ils auront besoin de médicaments, et à moins qu'ils n'aient la peste ou n'aient été mordus par un cobra, je suis prêt à me battre pour les guérir en moins de temps que n'importe quel médecin compétent pourrait le faire.

Le capitaine ne perdit pas de temps pour rendre visite aux hommes. Ils ont tous convenu que leurs symptômes les avaient attaqués soudainement et simultanément. « Affreuses douleurs à l'intérieur, monsieur ! Je me sens malade aussi, et mes os me font mal comme la pire sorte de rhumatisme. Mes bras sont si faibles que je peux à peine les soulever. J'ai mal à la gorge aussi, monsieur, et j'ai mal à la tête. »

Telle était essentiellement la formule avec laquelle chaque homme décrivait ses symptômes, et le capitaine Stryker était

convaincu que non seulement les hommes étaient vraiment malades, mais qu'il était confronté à une combinaison de maladies qui exigerait son plus grand savoir médicale.

— Ces hommes, monsieur Jones, dit le capitaine après son retour sur le pont, sont plutôt mal en point, et c'est une chance pour eux qu'ils soient à bord de mon navire, où ils peuvent recevoir un traitement médical approprié.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda le second d'un ton irrité. Je ne peux pas me permettre d'avoir cinq hommes malades. Nous ne sommes pas en assez grand nombre, et mon quart ne peut pas faire son travail s'il y manque cinq hommes.

— Je suis désolé de dire, répondit le capitaine, que les hommes ont des combinaisons. Maintenant, une maladie simple et pure est une chose facile à guérir, mais quand il y a une combinaison de maladies, des compétences médicales de première classe sont nécessaires.

— Qu'est-ce qu'une combinaison, de toute façon, grogna le second. Je n'avais jamais entendu parler de cette maladie auparavant.

— Une combinaison, monsieur Jones, dit le capitaine, ravi d'avoir l'occasion d'exprimer

ses connaissances médicales, c'est quand deux ou trois maladies s'entremêlent à l'intérieur d'un homme et que leurs symptômes s'aggravent. Maintenant, comme vous le savez probablement, chaque maladie a son ensemble régulier de symptômes. Je découvre exactement quels sont les symptômes d'un homme malade, puis je relis le « médecin de famille » et trouve à quelle maladie ces symptômes appartiennent et quel type de médicament est bon pour eux. C'est la façon de traiter une maladie simple. Mais lorsqu'il y a une combinaison, trouver les bons médicaments revient à faire une journée de navigation à l'estime. Supposons que je découvre qu'un homme a, disons, deux symptômes de fièvre typhoïde, deux de diphtérie et un de maladie du foie. C'est le genre de choses que vous obtenez toujours avec une combinaison. Vous avez une partie des symptômes de deux ou trois maladies, mais vous n'avez pas tous les symptômes d'une maladie particulière, pour la raison que parfois deux symptômes différents, lorsqu'ils s'attaquent l'un à l'autre, se neutralisent en quelque sorte, et les deux disparaissent. Maintenant, prenons le cas que je viens de supposer. La fièvre typhoïde a droit à trois symptômes ; la diphtérie en a quatre et les rhumatismes en ont deux. Supposez donc

qu'un homme ait deux symptômes de typhoïde, deux de diphtérie et un de rhumatisme, que prescrieriez-vous à cet homme ?

— Je lui ferais boire un litre de thé à la camomille, répondit le second. Et puis, s'il ne se remettait pas, je le battrais.

— Mais vous risqueriez la vie de l'homme par ce genre de traitement, s'écria le capitaine. Ce n'est pas une façon de traiter une combinaison. Ma méthode serait de prendre les deux tiers du médicament contre la fièvre typhoïde, la moitié du médicament contre la diphtérie et la moitié du médicament contre les rhumatismes, de les mélanger et de les servir au patient toutes les quatre heures. C'est ma propre façon originale de traiter une combinaison, et en toute justice, je devrais avoir un brevet là-dessus.

— Bien sûr que vous avez raison, monsieur, dit le second avec lassitude. J'espère seulement que vous aurez ces cinq hommes aptes au service dans un jour ou deux. Il n'y a que neuf hommes dans mon quart, et avec cinq immobilisés, j'ai à peine assez de mains pour manœuvrer les vergues.

— Je descends tout de suite chercher les médicaments, dit le capitaine. Le « médecin de famille » me dira exactement quels

médicaments sont nécessaires. C'est un beau livre, monsieur Jones, et cela ne vous ferait pas de mal de l'étudier de temps en temps ; cela vous donnerait beaucoup d'idées.

— Je ne cherche pas d'idées, répondit le second. À quoi bon les idées pour un marin, à moins qu'elles ne concernent le matelotage ? Un homme plein d'idées n'a jamais d'arrimage pour le bon sens. Du moins, c'est mon expérience.

— Cela ne fait jamais de mal à un homme d'apprendre quelque chose de nouveau, répondit le capitaine.

++Alors que sa tête disparaissait dans l'escalier, le second jura sombrement et soulagea davantage son esprit en trouvant à redire à l'homme au volant parce qu'il n'y avait pas assez de vent pour diriger le navire.

Le capitaine Stryker consulta le « médecin de famille » et décida bientôt quels médicaments étaient nécessaires pour les invalides. Cette affaire importante conclue, il se rendit à l'endroit où se trouvait habituellement la pharmacie et fut surpris de trouver l'endroit vide.

— Intendant! Où est cette armoire à pharmacie ? cria-t-il avec enthousiasme.

— S'il vous plaît, monsieur, vous l'avez fait débarquer à Monte Video pour être remplie. Vous avez dit que les médicaments s'épuisaient et que vous deviez en avoir un nouveau lot.

— C'est ce que j'ai fait, dit le capitaine avec enthousiasme, je m'en souviens. Mais voulez-vous dire qu'il n'est jamais revenu à bord ?

— Pas que je sache, monsieur ! répondit l'intendant. Je n'ai jamais reçu d'ordres à ce sujet, et je n'interfère jamais avec des choses qui ne me concernent pas, monsieur.

— Et voulez-vous me dire qu'il n'y a pas une particule de médicament à bord de ce vaisseau ? demanda le capitaine.

— Je n'en connais pas, monsieur, répondis-je l'intendant. J'ai quelques pansements de maïs et le second a une bouteille vide d'huile capillaire. C'est tous les médicaments dont je sais quoi que ce soit.

— Cela suffira, dit le capitaine en se retournant et en montant sur le pont. Ce fut un coup dur de constater qu'il n'avait pas de médicaments disponibles juste au moment où l'occasion se présentait de démontrer son habileté à traiter une combinaison de maladies. En outre, il y avait les malheureux qu'il était maintenant impuissant à secourir. Il leur avait promis des médicaments, et

maintenant, il était incapable de tenir sa promesse.



"CAPTAIN STRYKER MADE A DRAUGHT WHICH BORE A CLOSE RESEMBLANCE TO INK."

Le capitaine expliqua la situation à M. Jones, et même jusqu'à présent, il renonça à sa dignité de commandant pour demander à M. Jones ce qu'il valait mieux faire dans les circonstances.

— Quand j'étais à Port-Saïd, répondit le second, il y avait un médecin arabe qui a guéri un nègre du choléra en écrivant un verset du Coran sur un morceau de papier, puis en brûlant le papier et en mélangeant les cendres avec de l'eau, et le faire boire au nègre. C'était une médecine curieuse, mais elle faisait son

effet. Mebbe vous pourriez écrire un verset de la Bible et le brûler, et donner les cendres aux hommes. Il y a juste une chance que ce soit bon.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, monsieur Jones, dit le capitaine. Bien sûr je ne fais pas le point sur le Coran, mais peut-être que la cendre de papier brûlé est un vrai médicament. Quoi qu'il en soit, je vais essayer la chose, bien que je ne traîne pas dans la Bible, ce qui, selon mon jugement, ne serait pas la bonne chose à faire pour un homme religieux. Je vais juste écrire quelque chose de Norie. Cela devrait convenir au marin.

Le capitaine retourna dans sa cabine et, prenant une demi-feuille de papier à lettres, y écrivit la phrase d'ouverture de « Norie's Epitome of Seamanship ». La navigation est cet art qui enseigne au marin comment conduire un navire à travers l'océan large et sans piste." Il brûla ensuite soigneusement le papier et, mêlant les cendres à de l'eau, fit une ébauche qui ressemblait beaucoup à de l'encre, qu'il fit dûment administrer à ses patients, et dont le capitaine Stryker attendait avec impatience le résultat.

Il n'y a pas eu de résultat apparent. Le lendemain matin, les hommes n'allaient pas

mieux ; en effet, ils disaient que, dans l'ensemble, ils se sentaient plutôt moins bien, et ils doutaient que la potion soit précisément adaptée à leur maladie. Le capitaine a été forcé à la même conclusion, et il a lentement décidé qu'il devait soit donner aux hommes des pilules de pain, ce remède frauduleux qu'il méprisait chaleureusement, soit permettre à la nature de les tuer ou de les guérir comme elle le jugerait bon.

Soudain, le capitaine se souvint que juste avant de quitter Londres, Mrs. Stryker avait placé dans sa chambre une bouteille d'un litre de « Smith's Hair Raiser » et l'avait supplié de l'utiliser comme remède contre la calvitie naissante. Le capitaine ne s'en était jamais servi, pour la raison qu'il avait un préjugé contre toutes les préparations pour les cheveux. Il avait acheté une fois à Canton une bouteille d'une certaine préparation pour les cheveux, dont il pensait qu'elle diminuerait la taille de la tache chauve sur le dessus de sa tête. Malheureusement, la préparation s'est avérée être dépilatoire, et elle a réduit le Capitaine à une calvitie complète quoique temporaire. Cela avait si gravement ébranlé sa foi dans les remèdes contre la calvitie qu'il avait résolu de ne jamais en essayer un autre. Mais en l'absence de pharmacie, la présence

du flacon de « Smith's Hair Raiser » lui semblait presque providentielle. « Cette bouteille, se dit le capitaine, contient un tonique pour les cheveux. Maintenant, ce qui est un tonique pour l'extérieur d'un homme devrait être aussi un tonique pour son intérieur, et un tonique est exactement ce dont ces pauvres gens ont besoin. Je leur donnerai à chacun une cuillerée à soupe de « Hair Raiser » et peut-être que cela s'avérera meilleur que tout ce qui se trouve dans la pharmacie ; cela ne peut pas faire de mal, et cela peut faire du bien sans fin. »

Le capitaine Stryker s'empressa de laver l'étiquette de la bouteille de « Hair Raiser », puis, prenant la bouteille, une cuillère à soupe et un verre à la main, il retourna au gaillard d'avant. Il a assuré aux hommes que cette fois, il avait un médicament qui rendrait stupide n'importe quelle maladie, et il a donné à chacun une dose complète. Cela devait avoir un goût abominable, car les hommes gémissaient de bon cœur après l'avoir avalé et disaient au capitaine que cela leur brûlait terriblement les entrailles.

— C'est vrai, leur assura le capitaine. Il a une bonne maîtrise de vos symptômes, et d'ici demain matin, vous serez tous assez bien pour vous tourner à nouveau. Je vous ai donné le

médicament le meilleur et le plus cher que vous puissiez trouver à Londres. Et vous avez beaucoup de chance d'être à bord d'un navire qui transporte un tel médicament.

Il était environ une heure de l'après-midi lorsque le capitaine a administré le « Hair Raiser », et il avait proposé de répéter la dose à neuf heures du soir, espérant qu'à ce moment-là, il y aurait une grande amélioration de l'état du les patients. Il avait presque fini son dîner, en compagnie du second, lorsqu'il entendit un tumulte sauvage de cris et de chants sur le pont, et courut à la hâte pour voir ce qui se passait. Il faillit tomber à la renverse dans l'escalier des cabines à la vue de ses cinq patients vêtus uniquement de leurs chemises. Ils avaient joint les mains et formé un cercle autour du second, et dansaient et criaient comme des fous, ce que le capitaine décida instantanément qu'ils étaient. Le second était apparemment trop étonné pour répondre correctement à l'impertinence sans précédent des hommes, mais ses poings étaient serrés, et il était évident qu'au cours de quelques instants, il comprendrait pleinement la situation et prendrait des mesures actives pour faire valoir ses droits d'officier.

Mais lorsque le capitaine fit son apparition, les cinq fous laissèrent le second et

se précipitèrent sur leur commandant. Trois d'entre eux l'étreignirent fermement, tandis que les deux autres, avec une tentative déterminée de chanter, appelèrent l'univers à témoigner que le capitaine Stryker était « un joyeux bonhomme ». Saisissant une pointe de main, le second s'élança au secours de son capitaine, mais les hommes, le relâchant brusquement, s'élançèrent dans l'escalier des cabines et disparurent dans la cabine.

— Tout va bien, monsieur Jones ! haleta le capitaine. Ce médicament a guéri les hommes de leur combinaison, mais il leur est monté à la tête et les a rendus fous.

— Ce qui devrait leur monter à la tête, c'est un relais, grogna le second. Danser autour de leur officier et serrer dans leurs bras leur capitaine ! Je n'ai jamais rien vu de plus scandaleux depuis le premier jour où je suis parti en mer.

— Je vous dis que tout va bien, insista le capitaine. Les hommes ne sont pas à blâmer pour ce qu'ils font pendant qu'ils sont fous. Il ne faut pas penser à les punir. Mais c'est une chance pour eux et pour tout le monde qu'ils soient devenus fous, car s'il y a une chose de plus qu'un autre que je peux guérir en un temps record, c'est de la folie. Faites ramener

immédiatement la pompe à incendie à l'arrière et jetez le tuyau par-dessus bord. Je veux donner une douche à ces pauvres gars quand ils arriveront sur le pont, et vous trouverez qu'une fois que l'eau aura refroidi leur cerveau, ils seront aussi rationnels que vous ou moi.

La pompe à incendie, comme le capitaine préférait l'appeler, était une pompe à force, utilisée pour laver les ponts. Il jetait un jet d'eau de deux pouces avec une vitesse considérable et pouvait être facilement manipulé par quatre hommes. Le second ne tarda pas à le faire apporter et à mettre en état de commander la porte de la descente. A peine cela avait-il été fait que les cinq fous remontèrent sur le pont avec une hâte évidente et une absence flagrante de gaieté, suivis de près par le steward armé d'une longue et persuasive fourchette à griller. Le chef était le meilleur manteau de rivage du capitaine, et son nouveau haut-de-forme, et portait une boîte de cigares ouverte à la main. Comme il montait sur le pont, le jet d'eau le frappa en plein visage, et, perdant l'équilibre, il tomba et roula dans les dalots, où il fut immédiatement, bien qu'involontairement, suivi par ses camarades. Le tuyau a été joué sans remords sur eux, et leurs cris de miséricorde et leurs protestations qu'ils se noyaient ont été pendant

un certain temps ignorés.

— M. Jones, s'écria le capitaine, tenez-moi bien par le bras et ne me laissez partir sous aucun prétexte. C'est mon meilleur chapeau et mon manteau, et ils sont abîmés, sans parler des cigares. Si vous ne vous accrochez pas à moi, je vais m'énerver à coup sûr. C'est plus que ce que la chair et le sang peuvent supporter.

Mais le capitaine Stryker ne s'est pas emporté. Au contraire, il ordonna bientôt d'arrêter la pompe et d'amener les hommes à moitié noyés à lui, où il se tenait près de la rampe de fibre principale.

— Maintenant, mes hommes, dit-il, ce médicament vous a-t-il guéri, ou voulez-vous une autre dose ?

— Cela nous a guéris à coup sûr, monsieur ! répondit l'un des hommes. Nous n'en avons pas besoin de plus, et nous sommes prêts à nous tourner vers l'immédiat, en espérant que vous comprendrez gentiment que le médicament nous a en quelque sorte rendus fous pendant un certain temps, et nous ne savons pas ce que nous pourrions avoir. fait, mais nous en sommes désolés, surtout les cigares, et cela ne se reproduira plus.

— Très bien, répondit le capitaine. Enfilez

des vêtements secs, puis tournez-vous vers. Je ne vous blâme pas d'avoir été malade et fou, mais je veux que vous compreniez que la prochaine fois qu'un homme tombera malade, je le menotterai immédiatement, afin de m'assurer qu'au cas où il deviendrait fou, il ne le fera pas, prendrait des libertés avec les officiers, ou se mêler de vêtements et de cigares qui ne lui appartiennent pas. Allez-y, et que je n'entende plus parler de votre immobilisation.

— Ce n'est pas à moi de dire quoi que ce soit, remarqua le second après que les hommes furent hors d'écoute, mais je n'ai aucun doute que ces scélérats simulaient tout le temps et avaient besoin d'une raclée de la pire des manières. J'espère que l'intendant a fait du bien avec sa fourchette à griller. Il me semble que je peux voir des taches de sang considérables sur le pont juste devant la porte de l'escalier des cabines, et je pense que le steward a fait la plupart de son travail à peu près là-bas.

— M. Jones, répondit le capitaine, aucun marin vivant ne peut me tromper en faisant semblant d'être malade alors qu'il ne l'est pas. Ces cinq hommes ont eu une grave combinaison et je les ai guéris. C'est tout ce qu'il y a à dire sur le sujet. Au fait, dites au charpentier de réviser ces menottes, et voyez si

elles sont en bon ordre. Quand j'aurai un médicament aussi splendide que ce « Smith's Hair Raiser », je ne le servirai à aucun homme qui n'aurait pas menotté au préalable.

